

fort de Carmen. Cela nous semble être une concession, tout au moins momentanée, faite aux généraux Douay et Bazaine par le général en chef et son chef d'état-major. Ce qui est certain, c'est que le général Bazaine soutient l'attaque d'un fort quel qu'il soit à la place de cette affreuse guerre de maisons qui consumerait toute l'armée avant que la ville ne soit en notre pouvoir. En huit jours, on n'a pris que sept quadres; il y en a deux cents et nous sommes encore loin du Réduit.

Comme conséquence de cette guerre meurtrière sans résultat, nos trois ambulances sont presque encombrées et on a décidé d'occuper immédiatement Cholula où on créera un grand hôpital. La ville sera gardée par deux compagnies de zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique et la cavalerie mexicaine du colonel de la Pena.

Quant aux petits incidents de nos lignes d'investissement, ils sont sans importance. Le colonel Taboada et sa Légion d'honneur ont soutenu un combat de cavalerie. Un sergent, chef de poste à une garita de Puebla, suivi de ses 7 hommes, a déserté avec chevaux, armes et bagages. Ils ont annoncé que la garnison commençait à être fatiguée et qu'on soutient son moral en lui annonçant que Juarez va venir à son secours avec une armée, des vivres et de l'argent.

Pendant la nuit, un corps de cavalerie a tenté de sortir de la place par la route d'Amozoc, où le colonel du 95^e l'a obligé vigoureusement à rentrer en ville, lui infligeant quelques pertes.

La reconnaissance de Carmen est faite par le général lui-même avec son chef du génie, le commandant Bourgeois. Etant de service intérieur, je me prive de cette intéressante tournée. En même temps, l'état-major et le parc du génie de l'armée viennent s'établir à Amatlan pour être à portée des attaques nouvelles. Il en est ainsi des services de l'artillerie. Ces dispositions sont de bon augure pour la suite du siège.

Dans la soirée, un petit fait divers caractéristique se pro-

duit, révélant les mœurs étranges que j'ai déjà signalées à l'égard de certaines classes des gens de guerre au Mexique. Un affreux chef de brigands, un professionnel distingué dans le genre, trouvant que le métier ne rend plus et n'est plus lucratif depuis qu'on ne circule plus sur les grandes routes, vient faire sa soumission et déclare se retirer des affaires. Il amène les quinze chenapans qui composaient sa bande et on les incorpore purement et simplement dans les troupes du général Chacon. Cet ineffable converti, qui répond au doux nom de Banuelos, compte au moins trente assassinats personnels. Et c'est, en partie, avec de pareils éléments qu'on essaiera plus tard de constituer l'armée impériale!

Le lendemain matin, nous assistons à un spectacle qui, créé depuis peu, prend chaque jour une importance plus grande et produit autour de nous une animation très heureuse. C'est le marché au camp, car nous nous donnons ce luxe, ou plutôt on nous l'a donné. Depuis que les Indiens des deux sexes des régions du Sud, ne peuvent plus se rendre à Puebla, ou n'osent plus s'y rendre, ils se sont lassés de ne plus rien vendre et viennent apporter leurs produits à Amatlan, où ils se sont installés devant le quartier général. Tout le monde y trouve son profit. Au point de vue matériel, ce marché est pour nous une ressource précieuse; ces bons Indiens nous vendent leurs marchandises fort cher, mais ils ont risqué d'être pendus par les coureurs de l'ennemi pour venir à nous, et nous ne marchandons pas. En dehors de l'utile, cette petite foire quotidienne nous apporte en outre une distraction morale bien nécessaire dans les circonstances déprimantes du moment; elle attire soldats et officiers qui viennent y oublier les préoccupations de leur vie agitée. Aussi, pour donner plus d'attrait à ces réunions, le général a prescrit d'y faire entendre, chaque matin, une de nos musiques.

A ce propos, je tiens à faire remarquer que les musiques militaires sont, en guerre surtout, une nécessité morale, et

que les gens, quels qu'ils soient, qui demandent leur suppression, commettent une faute grave. J'ai la conviction que si le général de Berthier, dans ses malheureuses attaques de quadres, avait eu sous sa main une musique faisant entendre à ses colonnes d'assaut hésitantes les accents entraînants de la *Marseillaise*, ses soldats n'auraient pas refusé de s'élaner à l'appui du lieutenant Galland, et il aurait enlevé San-Marco. Qui n'a jamais entendu battre la charge appuyée par la musique, n'a jamais senti frissonner son cœur !

Il semble que la forteresse a compris combien nous sommes préoccupés du peu de succès de la guerre de quadres; car nous recevons, envoyé par le général Forey, un déserteur, capitaine d'artillerie, qui prétend nous faire prendre par surprise le fort de Totimehuacan qui est pour nous, en particulier, une menace et une préoccupation constantes. Aussi, le général Bazaine, qui a sans cesse son esprit d'agression tourné vers cet ouvrage, semble accueillir favorablement cette proposition et, accompagné par les chefs de service de l'artillerie et du génie, il se rend avec son officier mexicain sur le terrain pour examiner la valeur de ses affirmations.

Cette nouvelle reconnaissance tentée furtivement et je puis ajouter avec audace, à pied, par cinq officiers n'ayant pour armes que leurs cannes, ne manqua pas de saveur; car, pendant quatre heures, n'ayant pour toute protection que 4 chasseurs à pied, il nous fallut jouer à cache-cache avec les vedettes, les sentinelles, les embuscades ennemies dans un terrain tellement fourré que nous recevions constamment des coups de fusil sans savoir d'où ils venaient, mais ils nous suivaient partout et nous risquions sans cesse de nous faire prendre par quelques cavaliers audacieux. Cependant, grâce même à ces aspérités et aux ondulations d'un sol très accidenté, nous pûmes avancer jusqu'à 150 mètres de l'église de San-Balthazar où étaient embusqués des fantassins qui nous guettaient.

Enfin, nous nous retirâmes lentement et avec dignité de ce réseau de pièges où les balles circulaient librement, pour monter à notre poste-vigie d'où on pouvait examiner en détail les abords découverts du fort. La conclusion qui ressortit de cette reconnaissance était formelle; il serait absolument impossible de tenter une attaque par surprise. « Quand nous aurons fait quelques travaux d'approche, on verra », fut la réponse du général Bazaine.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il rédigea son rapport que je dus porter au général en chef, en lui reconduisant le capitaine mexicain. A mon retour, il me fallut encore repartir avec le général qui voulait revoir, dans une autre direction, les deux forts de Carmen et de Totimehuacan.

Nous allons tout près cette fois, à la garita d'Amatlan. Ce gros bâtiment a bien quelques blessures faites par les boulets, mais la terrasse est encore accessible et le général m'y fait grimper pour mieux voir. En effet, j'y fis une bonne récolte de renseignements précieux sur les défenses de Carmen et surtout sur un travail de terrassement que faisait l'ennemi et qui nous intriguait depuis quelques jours : c'était un long retranchement à crémaillère reliant le fort à celui de Morelos dont nous occupions la moitié; cet ouvrage allait renforcer puissamment la défense de Carmen et rendre son attaque par cheminements très difficile. Je pus enfin découvrir au loin la porte du fort de Totimehuacan et constater qu'elle était fermée par un redan en demi-lune, contrairement à ce qu'avait affirmé le capitaine mexicain; ce qui me fit soupçonner ce gaillard-là d'avoir voulu nous pousser dans un piège. A la nuit seulement nous revenons, fort bien édifiés cette fois, et par nous-mêmes.

Le lendemain, 12 avril, était un dimanche; après la messe, le général se rendit au grand quartier général où il était appelé en conseil. Mais il me laissa au camp et, pour varier sans doute les distractions, il me confia une mission assez délicate qui ne me souriait guère. Il s'agissait de trouver un logement pour M. Dubois de Saligny, notre extraordi-

naire ministre de France qui nous avait si bien fourrés dans le gâchis au Mexique.

Ce personnage aurait bien mieux fait de rester à Orizaba où il attendait, depuis près d'un an, la revanche du 5 mai; mais ce long temps n'avait pas suffi à épuiser le stock de ses illusions; car, en apprenant que nous étions maîtres du fort San-Xavier, que nous avions ainsi un pied dans la place, en bon diplomate, il s'est imaginé que les choses marcheraient suivant la logique des faits et que la ville des Anges ne serait bientôt plus la forteresse invaincue; qu'enfin sitôt après, il allait rentrer triomphant dans sa bonne capitale de Mexico où, assurément, on préparait déjà la pluie de fleurs qu'il avait promise depuis si longtemps. Afin de ne pas être en retard, il s'est empressé d'accourir; hélas! pour croupir pendant des semaines encore dans... un moulin, où il ne sera, certes pas, le meunier de « sans soucis ». En effet, au quartier général d'Amatlan où l'envoyait le général en chef, il n'y avait plus de place, même pour un garçon de bureau du palais du quai d'Orsay.

J'allai sonder au moulin de Mayorasgo et j'obtins du général de Mirandole, qui y avait son quartier général, de céder à M. le Ministre une partie de ses appartements.

Lorsque le général revint, il était de bonne humeur et partit pour le Molino de Guadalupe afin de reconnaître Totimehuacan d'un troisième côté, car il paraît qu'en haut lieu, on est enfin décidé à suivre l'impulsion du général Bazaine et à attaquer ce fort. La nuit suivante, fut faite la reconnaissance de San-Balthazar d'où partiront les attaques. Les officiers du génie ont pu réussir l'opération et monter même dans le clocher du village, étudier le fort et le terrain d'approche. Ils ont la certitude qu'on pourra établir la première parallèle à 550 mètres en appuyant sa gauche à l'église.

Ces résultats sont très opportuns, car arrive l'ordre suivant du général en chef : « Les attaques de droite contre Totimehuacan étant adoptées, celles-ci seront placées sous la direction complète du général Bazaine; et celles de gauche,

c'est-à-dire la continuation du cheminement en ville par les quadres, seront à l'avenir placées sous la direction du général Douay qui va porter son quartier général dans le Pénitencier même. » Ces dispositions sont heureuses, parce que chaque groupe d'attaques étant placé sous une direction unique et permanente, celles-ci seront conduites avec plus de suite et de méthode.

Cependant le général Bazaine était encore sceptique à l'égard de la distance appréciée par les officiers du génie et qui sépare le fort de l'église de San-Balthazar, et moi je l'étais encore davantage car, l'ayant vu par le travers, je la jugeais beaucoup plus grande. Aussi le général voulut juger la question par lui-même et nous allâmes à l'autre extrémité de la plaine, à Molino de Guadalupe; là il put confirmer mon opinion et reconnaître en outre que la configuration du terrain des approches était tout autre que celle signalée. Il acquit la conviction que la parallèle projetée ne semblait pas possible. Pendant que nous étions au Molino, le général apprend qu'une forte sortie de cavalerie menace notre ligne du Tepozutchil, mais, convaincu que la cavalerie ne pourra passer à travers nos retranchements dans ce pays difficile, il envoie des recommandations et, la nuit se faisant, nous revenons escortés par un orage épouvantable, sous une pluie diluvienne et ne trouvant notre chemin qu'à la lueur des éclairs.

Après dîner, le général se rend au camp du génie où on avait enfin, au moyen de recouplements, établi un plan fixant exactement la place du fort Totimehuacan et allongeant la distance, cherchée avec tant de peines, de 550 à 1.600 mètres. L'officier n'avait pas tenu compte, dans ses observations optiques, de la transparence atmosphérique qui, à notre haute altitude, rapproche les objets à la vue. De nouvelles études étaient donc à faire; ce fut l'œuvre du lendemain; le projet nouveau des attaques fut arrêté et les mesures prises pour ouvrir les tranchées le soir même, 14 avril.

Dès le matin, on apprend que, pendant la nuit, 1.500 ca-

valiers sont sortis de la place en se fauflant dans les aspérités de la barranca du Rio San-Francisco. Ce sont évidemment ceux qui avaient déjà tenté de s'échapper à travers nos lignes, notamment la veille au soir. Ils ont été plus heureux dans celles de la 2^e division !

Dans la journée arrive un aide de camp du général en chef, accompagné du marquis de Radpont, attaché d'ambassade, qui annonce l'arrivée du ministre de France. En même temps, le général se rend auprès du général Forey qui le demande.

De mon côté, je vais au devant de M. Dubois de Saligny et l'accompagne pour l'installer dans le logement que je lui avais choisi à Mayorasgo. Le ministre arrive avec cinq énormes voitures; dans un de ces équipages se trouvent plusieurs femmes dont l'une passe pour être.... la favorite. Elle est, ma foi, fort jolie. M. Dubois de Saligny, que je ne connaissais que d'après la chronique, me paraît du reste d'une culture fort agréable. Avec lui, arrive un autre gros bonnet, M. Budin, inspecteur général des finances. Ce personnage me paraît, lui aussi, arrivé avant l'heure; mais il se trouve qu'il fut l'ami de mon père, et j'ai le vif regret de voir qu'il est obligé de se loger sous la tente, le long du chemin qui conduit à Amatlan. Je suis révolté que M. Dubois de Saligny ne lui offre pas une partie de son logement, qui est assez vaste pour deux personnes, même avec plusieurs femmes (!). Si j'avais su, j'aurais partagé en deux le palais Saligny.

A mon retour à Amatlan, j'apprends qu'on a contremandé les attaques contre Totimehuacan et qu'on se reprend à graviter sur le calvaire de la guerre de quadres. Le général Forey est désespérant avec ses indécisions et son manque de fermeté dans le commandement. Il écoute avec complaisance tous les bavardages qui bourdonnent à ses oreilles et ne semble avoir aucun « quant à soi »; aussi, tout le monde a successivement tort ou raison.

Parce qu'une reconnaissance faite de nuit a commis une

erreur de distance entre deux points et que le capitaine Béguin, de l'état-major, l'a rectifiée, on conspue le génie. On a eu tort, car l'état-major général était coupable de n'avoir pas établi un plan exact des forts de la place, depuis un mois qu'il est au Cerro San-Juan, et, sans plus de réflexion, on s'est buté contre l'attaque nouvelle qu'on n'avait du reste acceptée qu'à regret.

Dans ce revirement de l'esprit du général Forey, on trouve l'influence du chef d'état-major général; mais on voit aussi apparaître une autre influence qui commençait à se manifester et deviendra plus tard une calamité : c'est la coterie de la 2^e division, conduite par son chef le général Douay, qui craint que la division Bazaine ne fasse plus que la sienne. Il paraît même qu'on a eu l'audace de proposer, dans le conseil de guerre, de donner à la division Bazaine les attaques de quadres, pendant que la division Douay irait pourchasser Comonfort. Mais l'antipathie que le général Bazaine avait manifestée contre la guerre de quadres était si formelle qu'on n'a pas osé lui en donner la direction.

Le général Bazaine était revenu très attristé de tout ce gâchis et surtout de la voie d'indécision dans laquelle marchait le général en chef; mais, convaincu que, par la force même des choses, la guerre de quadres amènera encore quelque catastrophe et qu'on reviendra fatalement aux attaques des forts extérieurs, il ne se laisse pas décourager et, s'il est obligé de suspendre ces attaques, il va continuer à en préparer la reprise qui s'imposera un jour.

Il donne les ordres nécessaires pour occuper, le soir même, San-Balthazar, et y faire construire, dans la nuit, un ouvrage de fortification pour en assurer la possession; ainsi qu'une batterie sur une croupe en arrière, qui aura des vues dans la gorge du Rio de San-Francisco et aussi enfilera les rues de Puebla situées des deux côtés de Carmen.

Ces dispositions étant prises, le général redevient de bonne humeur, et on attend, à table, le moment de mettre à exécution les projets de la nuit.

Mais voici autre chose ! C'est une histoire dont le souvenir et la divulgation me semblent s'imposer, car elle est tellement invraisemblable en elle-même qu'on se refuserait à l'admettre si elle n'était bien conforme à nos pratiques administratives et à cette manie féroce du formalisme qui caractérise presque toutes les administrations françaises. La voici dans toute sa saveur amère.

Depuis quelque temps, on se préoccupait avec inquiétude d'une question d'apparence accessoire mais en réalité très importante; c'était celle des poudres, dont les approvisionnements, très faibles du reste, s'épuisaient rapidement, bien qu'on les économisât d'une façon regrettable pour le succès de nos opérations. D'autre part, il est très difficile d'en faire venir de Vera-Cruz. On a beaucoup disserté, discuté sur ce sujet, mais on n'a rien fait pour sortir de cette misère pyrotechnique. Et pourtant, la poudre se fabrique partout au Mexique. A Cholula même, à quelques lieues de notre parc d'artillerie, il existait une fabrique de poudre et il suffisait de la remettre en état de fonctionner, car des Mexicains s'engageaient à nous procurer les matières premières et on aurait eu promptement de la poudre. Mais pour traiter cette affaire bien simple, on nomme une commission d'artillerie; en France, on a la manie des commissions qui sont, en toutes choses, ennemies irréductibles de l'initiative. Et cette commission créée au Mexique, devant l'armée qui attend et l'ennemi qui guette le jour où nous n'aurons plus de munitions, cette commission inénarrable veut procéder comme en France ! Elle exige que le propriétaire de la fabrique lui fasse d'abord 14 kilogrammes de salpêtre comme échantillon, et, s'il est convenable, on en commandera davantage. C'était grotesque. Les vrais canonniers, les officiers des batteries, demandaient de la poudre pour ouvrir le feu; les officiers du génie en réclamaient pour faire sauter les cadres; la commission technique répondait : « La forme, la foorme ! il faut d'abord du salpêtre ! » Mais pour faire 14 kilogrammes de cette substance, il faut remonter tout

l'outillage de l'établissement qui est en désarroi et faire des frais considérables. L'industriel mexicain répond qu'il ne peut entreprendre ces frais que s'il est assuré d'une commande importante de poudre et, poliment, il envoie promener la commission. Et la poudre va manquer !

Quant aux projectiles, c'est à peu près le même système importé de France qu'on applique. Un Français, du nom de Rousset, le même qui, à Las Vigas, m'a prévenu que le général allait tomber dans une embuscade, offre de faire des obus et des bombes à la fonderie de Pensacola, située à quelque distance au nord de Puebla, sur le bord de l'*Atoyac*, à la seule condition qu'on fera occuper ce point par quelques troupes. Il s'engage, au bout de six jours, à livrer dix-huit quintaux de bombes par jour. Mais alors la commission lui fait subir un examen sur les densités de la fonte et la manière de couler, sur la force d'expansion des gaz qui doivent faire éclater les projectiles, etc...; enfin, on lui demande un cautionnement !!! Alors le malheureux, ahuri, envoie tout au diable, et la question des projectiles va rejoindre celle des poudres. Tout cela n'était qu'un purisme ridicule. Qu'importe la perfection plus ou moins grande d'une bombe, pourvu qu'elle entre dans les mortiers et qu'elle en sorte pour aller éclater en ville !

Après dîner, le général qui ne tenait plus en place, se remet en route pour aller s'assurer si l'occupation de San-Balthazar se fait convenablement. Le village est occupé et les travaux de retranchement s'exécutent, mais lentement, car un détachement de 150 travailleurs du 51^e s'est égaré dans l'obscurité et le général le fait remplacer par le 62^e. Nous ne revenons que lorsqu'il s'est assuré que le retranchement qu'il fait construire en arrière sera terminé au jour. Il l'était, en effet, et aussitôt le général prescrivit d'y envoyer deux pièces pour l'armer. Il y va lui-même. Mises en batterie, les pièces sont abritées et les servants aussi, mais c'est tout et il faut envoyer les avant-trains en arrière. Alors, le général veut s'offrir la satisfaction de tirer le pre-

mier, afin de voir l'effet que peut produire sa batterie. Dans la plaine, on découvre des corvées récoltant de la luzerne; on leur adresse notre premier boulet qui, tombant au milieu des fourrageurs, les met en fuite. Un deuxième envoyé dans une rue, derrière Carmen, va éclater en ville. Les résultats sont parfaits mais la réplique ne se fait pas attendre, et Carmen nous offre un boulet de 24 qui passe sur nos têtes et va se perdre au loin. Le général enchanté fait retirer la pièce de l'embrasure et laisse passer l'avalanche de fer qui bouleverse tout le terrain ambiant et moleste quelque peu le parapet de la batterie. Puis, nous descendons à San-Balthazar dans le redan qu'on vient d'y construire, mais imparfaitement encore, car nous y sommes bientôt aperçus et nous recevons des volées d'obus qui éclatent derrière nous. L'acharnement que met la place à canonner cet ouvrage, en prouve l'importance; aussi le général prescrit de l'achever et de le renforcer promptement.

En revenant à Amatlan par des communications mal défilées, nous étions suivis par les coups de canons, notamment en passant à la Teja où nous attirions des projectiles faisant des ravages importants. Enfin, quand on ne nous vit plus, le feu cessa. Les veilleurs des forts reconnaissent très bien le général et les honneurs de ces feux étaient bien pour sa personne.

Le lendemain, après-midi, je monte à cheval avec le général pour aller faire courtoisement à M. Dubois de Saligny une visite officielle.

Il y avait à peine quelques instants que nous étions dans le salon de Mayorasgo, devisant de mille choses avec le ministre de France, lorsque notre attention fut distraite par une série de bruits étranges semblant produits par des coups de marteau frappés contre les murs de la maison; cependant ces bruits sourds et précipités prenant plus d'intensité, je commençais à me demander si ce n'était pas des coups de canon; j'en fis l'observation au général qui, depuis un instant, me paraissait, lui aussi, avoir l'oreille au guet. Il

n'y a plus de doute; on se lève pour sortir et écouter, mais tout à coup je vois surgir du haut de l'escalier et se précipiter dans la chambre une longue figure pâle et effarée! C'est Willette, malade depuis longtemps, qui arrive en courant à pied pour annoncer au général que l'ennemi fait une sortie vigoureuse sur nos lignes.

C'était un de ces épisodes plus ou moins dramatiques qui rompent généralement la monotonie des travaux d'un siège et qui, s'ils ne produisent pas des résultats immédiats importants, n'en ont pas moins une influence sérieuse sur la suite des opérations.

Sauter à cheval et partir au galop fut pour nous l'affaire d'un instant; mais aussitôt le général m'envoya à toute allure faire atteler notre artillerie. C'était déjà fait, l'ordre était prévu; de même, un bataillon du 62^e était sous les armes, tout était en alerte dans les camps. Le général emmène ces troupes qui le suivent au pas de course jusqu'à El Populo où il faut mettre pied à terre, et nous courons ainsi jusqu'à la Teja, puis à la nouvelle batterie construite en avant; car, au feu formidable de l'ennemi, on sentait qu'il était décidé à nous chasser de San-Balthazar et qu'il devenait entreprenant. Le général prend rapidement les dispositions nécessaires pour couvrir sa gauche, c'est-à-dire le vallon du *San-Francisco* menacé par une infanterie nombreuse et une puissante artillerie de campagne. Ce ravin de San-Francisco est défendu par le 51^e et le 62^e; le 7^e bataillon de chasseurs occupe San-Balthazar. Le général répartit son artillerie dans les trois ouvrages qu'il a fait construire fort heureusement; elle y trouve des points d'appui et les abris nécessaires sous l'avalanche des projectiles de l'artillerie de campagne et des canons des forts. Je n'en avais jamais vu de pareille sur un terrain aussi restreint. Le général s'établit dans la batterie dominant la Teja d'où il surveille toute sa ligne et peut parer à toute éventualité. Le plateau où nous sommes est criblé de boulets et d'obus, provenant surtout de l'artillerie de campagne qui tire avec